

Note de l'éditeur : ce texte aborde des thématiques difficiles, comme la violence, le harcèlement psychologique et sexuel, le deuil, le suicide et l'anorexie. Sa lecture est donc susceptible de heurter la sensibilité de certaines personnes.

Direction des publications: Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Suivi éditorial et maquette: Caroline Merceron
Correction: Maud Placines Charier
Relecture: Irène Rodriguez

Conception graphique: Tiphaine Rautureau
Illustration de couverture: Leselo Quentes
Typographie du titre: Mister Fast – Atjcloth Studio

WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2022
ISBN : 978-2-35488-972-2

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

NANCY
GUILBERT

Et derrière nous,
le silence

ÉC//OS

« Nous sommes solitude.
Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change
et faire comme si cela n'était pas. Mais c'est tout. »
Lettres à un jeune poète, Rainer Maria Rilke

*Pour C., M. et W., à qui j'envoie mon courage et ma force.
Aux lectrices et aux lecteurs dont on n'écoute pas la voix.
À mes enfants, encore et toujours.*

ELLIE

Je cours sur le sentier à m'en brûler les poumons, je me tords les chevilles sur les pierres. Je pleure tellement fort que j'y vois à peine et la nuit qui commence à tomber n'arrange rien.

Je fuis. Il n'y a pas d'autre solution. Ou peut-être que si, sauf que je ne l'ai pas trouvée.

Je ne savais pas qu'on pouvait se sentir aussi seule, aussi désespérée, aussi démunie.

Lorsque je me suis regardée dans le miroir tout à l'heure, chez Titouan, j'ai eu l'impression de voir une mouche folle qui bourdonnait contre une vitre sans réussir à trouver la sortie. Sauf que la mouche n'a pas de cerveau, elle ne ressent rien, n'a aucun souvenir qui tourne en boucle dans sa tête. Pas comme moi.

Je regarde à droite ou à gauche mais je ne vois aucun moyen de sortir de cette situation. Personne ne m'écoute, quoi que je dise ou que je fasse.

Il y a un refuge près du col des Hautes Mûres. Je vais m'isoler là-bas, je connais cette partie de la montagne comme ma poche et je me cacherai le temps qu'il faudra, même si je crève de peur. Je n'ai pas le choix.

JEFF

— *Monsieur Jeff Henri Couret, voulez-vous bien répéter devant ce tribunal ce que vous venez d'affirmer ?*

Mon avocate me regarde et secoue la tête. Non, Jeff, tu ne dis plus rien. On avait dit que tu ne parlerais pas.

Ses yeux me supplient, mais moi je veux juste avouer la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, sinon je ne pourrai plus me regarder en face.

— *Ce n'était pas un accident.*

— *Je voudrais être certaine de bien vous comprendre. Vous l'avez poussé intentionnellement ?*

— *Oui, Madame la Juge.*

— *Aviez-vous prémédité cet acte, monsieur Couret ?*

— *Madame la Juge, je demande à m'entretenir cinq minutes avec mon client.*

— *Monsieur Couret, souhaitez-vous cet entretien avec maître Simonis ?*

— *Non, Madame la Juge.*

— *Alors je réitère ma question : cet acte était-il prémédité ?*

— *Oui, Madame la Juge. Il l'était.*

YÜNA

— Est-il encore dans la maison, Yüna ?

— Je ne... suis pas... sûre.

— Essaie d'y réfléchir, c'est important. Calme-toi, respire lentement, c'est fini. Pour toi, Yüna, c'est terminé, mais pas pour elles, alors dis-nous. Tu ne crains plus rien, on est là.

— Je veux voir... maman.

— Oui, nous faisons tout notre possible pour ta maman et pour ta sœur. Est-ce que tu te souviens où se trouve cette maison ? Peux-tu donner un indice ?

— Je... je m'en rappelle plus... Je crois... qu'il y avait des poubelles dans la rue.

— Autre chose, Yüna ?

— Une impasse... C'était dans une impasse. Sauvez Blanche, je vous en prie. Ne l'abandonnez pas, elle est malade.

— Garde confiance, Yüna.

Non, je n'ai plus confiance en rien ni en personne.

Partie 1

« On ne dira jamais assez le poids de la solitude,
la force qu'il faut pour se tenir seul dans l'existence.¹ »

1. Anne DUFOURMANTELLE, *La Femme et le Sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, 2007.

ELLIE

(huit mois plus tôt)

« On n'a pas deux cœurs, un pour les humains et un pour les animaux. On en a un ou on n'en a pas.¹ »

C'est le début de l'automne, cette saison « mélancolique » que décrit Verlaine, comme nous l'a fait étudier la prof de français, « avec ses sanglots longs, ses feuilles d'automne qui tourbillonnent et cette langueur qui s'empare de nos gestes, peu à peu, comme si on se transformait soudain en marmottes amorphes roulées en boule dans leurs terriers. Mais vous n'êtes pas des petites marmottes, chers élèves de seconde B, alors on se réveille, hein ? ».

J'adore madame Castet, elle jongle avec les mots et les met en scène. Franchement, elle arriverait à nous faire aimer le texte le plus nul de la terre ! Sa façon originale de présenter les livres nous donne envie de les ouvrir.

Je me sens bien au lycée, comme si c'était une nouvelle vie qui n'a plus rien à voir avec le collège. On a tous grandi pendant les vacances, c'est dingue.

Et puis surtout, il y a Lola. On est cousines. Elle vient d'emménager à quelques kilomètres de la maison.

1. Citation de Alphonse DE LAMARTINE, poète français (1790 – 1869).

Et derrière nous, le silence

Une bouffée d'oxygène, moi qui avais l'impression que ma vie tournait autour des hôpitaux, des piqûres, des prises de sang, des corticoïdes, des séances de kiné, des bains froids, des ECG – électrocardiogrammes – et j'en passe.

Ma mère souffre d'une sclérose en plaques depuis plusieurs années mais cela fait cinq ou six ans qu'elle a davantage besoin de soins qu'avant. Elle est tellement courageuse, elle se bat au quotidien. Elle absorbe les poussées de cette maladie de merde les unes après les autres, vaillamment. De la canne, elle est passée au déambulateur et maintenant, elle est dans un fauteuil roulant. Mon frère Maé, ma sœur Éva et moi, on essaie de l'aider comme on peut, mais forcément, comme je suis l'aînée, j'ai parfois la sensation que tout repose sur mes épaules. C'est drôlement lourd à porter, une sclérose, quand on a quinze ans. Je voudrais que mon père soit là plus souvent, mais il est tout le temps absent à cause de son travail. L'an dernier, c'était vraiment l'horreur et mes parents ne savaient plus comment gérer le quotidien.

Je n'en parle à personne, je ne dis rien de ce qui m'écrase la poitrine en pleine nuit, quand j'imagine que ma mère va nous laisser seuls, qu'elle va mourir, que je ne la verrai plus jamais. Parfois je m'invente des scénarios catastrophe. Des scénarios où je me lève un matin et qu'elle n'est plus là... Ça m'empêche de me rendormir.

Mon oncle Patrick et ma tante Sybille, la sœur de mon père, ont décidé de nous aider. Ils ont vendu leur boulangerie, racheté une scierie dans notre village, et maintenant ils font de l'export-import de bois, du mélèze et d'autres essences. Mon oncle a quatre employés et ma

tante s'occupe de la partie administrative. Je crois que mon père leur a prêté de l'argent en échange de l'aide qu'ils donnent à notre famille et il leur a trouvé plusieurs importateurs de bois aux États-Unis et en Asie.

Tout le monde est content, à commencer par mon oncle qui n'en pouvait plus de se lever à quatre heures du mat' pour mettre ses pains et ses croissants à cuire. Je suis contente qu'ils nous soutiennent, mais faire du *business* en coupant des arbres, ça me met en colère. Je ne supporte pas de savoir que quelqu'un de ma famille participe à leur abattage, même si c'est « contrôlé et en toute légalité ». Les arbres, c'est sacré. Les animaux de montagne aussi. J'ai cette passion depuis toute petite et les SVT, ce sont carrément ma deuxième matière préférée après le français.

Depuis la rentrée, je suis dans la même classe que Lola. Je n'aurais jamais imaginé combien la présence d'une personne pouvait tout changer. Lola, elle est belle, marrante, solaire, bien dans sa peau. Elle m'apporte de la légèreté. Parfois, ma mère est tellement mal qu'on ne parle que de ça. On vit sclérose, on mange sclérose, on se déplace sclérose. Ça nous envahit. Un jour, j'ai entendu la médecin de ma mère lui conseiller de ne pas s'identifier à sa maladie, mais c'est facile à dire. Quand on souffre de cette façon et que l'on se sent diminuée au point de ne plus pouvoir accomplir les gestes habituels, comment réussir à s'en détacher ?

Quand je suis avec Lola, qui tape l'incruste avec tout le monde et délire du matin au soir, ça me fait un bien fou ! Je me sens tellement plus forte, j'oublie les soucis que ma mère fait peser sur mes épaules.

Et derrière nous, le silence

Petit à petit, j'efface aussi mes années de collègue difficiles, le harcèlement dû à mon côté « intello ». Lola est intégrée partout et m'entraîne. Avec elle, tout est plus grand, plus fort, plus extrême. Elle a le don de se fourrer dans des situations improbables. Il lui manque toujours quelque chose, mais elle trouve forcément une solution. Un stylo, un ticket de cinéma, trois euros, un petit pain au chocolat, un aller-retour pour la conduire en soirée, une paire de boots, un eye-liner, une ceinture, le DS de français... Lola est une équilibriste, un chat qui retombe toujours sur ses pattes, et gracieusement en plus.

Assise à mon bureau, je mordille mon stylo. Madame Castet nous a donné un devoir maison. On doit écrire notre avis en nous inspirant d'une citation tirée du roman *Acide sulfurique* qu'on est en train de lire en classe. Il raconte l'histoire de Pannonique, une fille qui se fait interner dans un camp. Bien entendu, c'est une métaphore des camps de concentration, mais Amélie Nothomb l'a adapté comme si c'était une télé-réalité. Franchement, c'est flippant.

« Vint le moment où la souffrance des autres ne leur suffit plus : il leur en fallut le spectacle.¹ »

Est-ce que l'on peut prendre plaisir à regarder quelqu'un souffrir ? Pourquoi ?

Je commence à travailler. Le sujet est assez terrifiant, mais finalement, j'ai pas mal de choses à dire, notamment en rapport avec les animaux. En général, ça va ensemble, je l'ai déjà remarqué. J'aime cette citation de Schopenhauer trouvée sur le net avec laquelle je démarre : « La compassion à l'égard des animaux est si étroitement liée à la bonté du caractère qu'on peut assurément affirmer

1. Amélie NOTHOMB, *Acide sulfurique*, 2005.

que lorsqu'un homme se montre cru envers les animaux, il ne saurait être un homme bon¹. »

— Ellie, tu es là ?

— J'arrive.

Ma mère est installée dans son fauteuil, face à la baie vitrée qui donne sur le massif des Mornes, les genoux recouverts d'une épaisse couverture en polaire blanche. Elle est en crise depuis le début de la semaine, mais ce matin, elle va un peu mieux.

La vue sur la montagne est magnifique et apaise une partie de ses douleurs, les physiques comme les morales. Ma mère était une grande sportive. Je la revois courir avec Maé, Éva et moi, ramasser des champignons et des baies, rire aux éclats, sautiller sur le petit pont qui enjambe le torrent derrière la maison, monter à cheval, faire les courses, ranger la maison à toute vitesse (on l'appelait « la tornade blanche »), cuisiner du *carrot cake* et des piles de crêpes, organiser des pique-niques, des rallyes dans la montagne ou des soirées pyjamas...

Et puis, tout doucement, les premiers symptômes sont apparus. Insidieux. Elle perdait la mémoire, pour de petites choses d'abord, ensuite pour des faits vraiment importants. Elle était de plus en plus fatiguée et avait des douleurs dans tout le corps qui l'épuisaient. Le week-end, elle restait couchée et elle dormait pendant des heures sans que cela la repose vraiment. Elle avait des vertiges. Elle faisait tomber des objets, cassait de la vaisselle et parfois ne trouvait plus ses mots. Elle pleurait souvent, en cachette, mais je la voyais. Maintenant, j'ai compris qu'elle souffrait depuis longtemps et pourtant, par amour pour nous, elle essayait de nier ses douleurs.

1. Citation d'Arthur SCHOPENHAUER, philosophe allemand (1788 – 1860).

Et derrière nous, le silence

De les effacer, comme si ne pas en parler pouvait les empêcher d'exister.

Un jour, elles l'ont rattrapée et elle n'a plus réussi à faire semblant.

Les mères sont des super-héroïnes, mais elles ne le savent pas toujours.

Mes parents ne me l'ont pas annoncé tout de suite, mais je sentais bien que quelque chose ne tournait pas rond. C'était tellement bizarre de voir ma mère se ratatiner sur elle-même de cette façon. On aurait dit une autre personne.

J'avais douze ans quand le diagnostic est tombé. Cette fichue IRM cérébrale leur a montré l'étendue des dégâts. Les taches blanches ont mis un point final à toutes leurs interrogations. Ma mère a la forme la plus aiguë de la sclérose avec beaucoup de poussées inflammatoires.

Un soir, elle m'a longuement parlé. Je me souviens lui avoir demandé si elle allait mourir. Elle a répondu un peu trop vite « Mais non, bien sûr que non », ce qui n'a pas calmé mes angoisses. Au contraire, cette question lancinante m'obsède. Je ne peux pas l'enlever de ma tête.

Depuis, j'ai intégré cette maladie dans mon quotidien. J'ai compris que ma mère ne mourrait pas tout de suite, mais qu'elle était quand même morte un petit peu, parce qu'elle avait perdu des morceaux d'elle. Elle continue à en perdre, d'ailleurs.

— Tu veux quelque chose, maman ?

Elle ne me répond pas directement. Son regard est fatigué. Un jour, j'ai dit à Éva et à Maé que je voudrais pouvoir prendre sa maladie pendant une journée entière, histoire qu'elle puisse souffler un peu. Ils m'ont regardée

ELLIE

avec des yeux ronds. À onze et neuf ans, on n'a pas forcément la conscience des choses.

J'insiste.

— Tu veux que je te fasse un thé ? Celui à la pomme que tu aimes bien ?

Elle hoche la tête. Elle doit se sentir tellement inutile, elle qui s'occupait de tout, avant.

Ma super-maman.

— Je te montre ce que j'ai écrit pour mon devoir de français ?

— Ça parle de quoi ?

— Du plaisir que certaines personnes éprouvent en voyant souffrir les autres. On doit donner notre avis à partir d'une citation. J'ai un peu galéré. J'ai l'impression d'entrer dans la tête d'un psychopathe !

Ma mère sourit. J'adore son sourire. Je voudrais le scotcher sur son visage, le garder là pour toujours.

— Va chercher ta feuille, je te dirai.

— Oh génial, merci ! Ça ne t'embête pas trop ?

— Écoute, à défaut de faire du shopping, bossons sur la souffrance...

Elle me sourit courageusement et moi, je m'enfuis dans la cuisine pour faire bouillir l'eau du thé.

Carnet de nature

Marmotte : mammifère, famille des sciuridés, environ 46 à 66 cm, 2 à 9 kg, herbivore, hibernant et vivant en colonie.

Toi, tu es empathique, comme petite bête, hein ? Tu sens arriver le danger, et tu préviens tes potes en sifflant. Et puis, t'es maligne en plus, tu te ménages toujours un plan B, avec tes galeries de secours. Franchement, je t'admire. Même si être tout le temps sur ses gardes, c'est franchement fatigant, parfois. J'aimerais hiberner dans mon terrier comme toi. Fermer les yeux pour ne plus rien avoir à porter, ne plus avoir personne à surveiller.